

## L'OREILLE ÉVEILLÉE PAR CLAUDE VIGÉE

Il nous aura laissé l'oreille en feu,  
Vigée !

(ou faudrait-il dire Vigie,  
Vigie de l'ouïe, Vigie de la vie ?)

Nous qui habitons, après le déluge,  
Après l'enfance où nous portions tout seuls  
Comme des grands tant de vitres muettes,  
La maison des vivants

(O tote Welt  
Der Freuden nach der wir trostlos streben !...)

Nous ne cessons de rencontrer des portes.

Elles sont, tels les murs de Jéricho,  
Transpercées, traversées, bouleversées  
Par l'incendie qui vrille nos oreilles  
Creusées pour *la délivrance du souffle*.  
Ainsi, dans tout adagio de Mozart,  
Les notes liées les unes les autres  
En liberté respirent toutes seules.

Pourtant une constatation s'impose :  
*Nous fûmes prisonniers dès l'origine.*  
Au commencement il a fallu rompre  
Le pain d'affliction qu'on consacre ensuite  
*À la ferveur de la pascale nuit.*

Le monde est sacré, le monde est miroir  
De ténèbres. Nous sommes rituel.

Pour la cérémonie perpétuelle,  
Nous avons donc élu avec Vigée  
Icare.

Or, dans le monde déchiré  
Puisque toujours ce n'est que bruit d'écume,  
Furieuse danse obscure du vent,  
Vers le dormeur Icare à mi-voix monte  
Le chuchotement dru de la patrie.

Il s'éveille, il s'élève, il virevolte,  
Puis il vacille, lové dans sa chute.  
*Ses paumes se déchirent en silence.*  
Déjà, du murmure des eaux, l'oreille  
S'enchant. Ainsi la vie pousse la vie.

Après foudre et tonnerre, notre cri,  
Tonnerre du tonnerre et foudre de  
La foudre à laquelle il survit ici  
En dépit de l'aurore impitoyable

Où tressaillent les fleuves des éclairs.

Lors nous ne nous devons qu'à une action :  
Du sommeil au blason, mener Icare,  
Otage de la nuit et veuf du monde,  
Paupières relevées dans la lumière,  
Qui éparpille aux vents de l'existence  
La magnifique imperfection de l'homme  
En devenir, héritier du déluge.

Avec Vigée, nous élisons aussi  
Ariel, l'amant qui pêche les étoiles,  
Ariel dans l'appel des oiseaux de mer  
(À moins que ces cris-là soient de sirènes ?)  
Brûlant d'un exil où se perd l'enfance,  
Ariel réprouvé, Ariel seul, Ariel  
Au supplice, Ariel au puits de mémoire,  
Ariel dont les plaisirs font une fable  
Aux fins fonds du souvenir évidé,  
Ariel rendant les sables plus amers  
D'une absence attisée par la chimère.

Avec Claude, nous élisons aussi  
Jacob, lutteur à la hanche démise,  
Jacob à Phénuel attendant le  
Soleil, Jacob cherchant l'ange du soir,  
Jacob dont l'âme porte une douceur  
Aspirée, lente, au milieu du silence,  
Jacob luttant de son corps chargé d'ombre,  
Jacob se lamentant dans le martyre,  
Jacob criant d'amour, humant le sang  
De la terre, là, au seuil de la joie,  
Jacob harcelé par le *Surgissant*.

Avec Claude Vigée, nous élisons  
Aussi tant d'autres vivants par l'oreille :  
Shakespeare *magicien du repliement*  
*Des forces*, délices après délire,  
Dans la fête légère du silence,  
Wordsworth guetteur de joie dans l'art des fins,  
Goethe luttant contre la fin de l'art  
Et l'aphasie naissant du négatif,  
Robert Frost sous l'aura d'une clairière,  
Supervielle à l'appel des bêtes qui  
Halètent, Paul Celan buisson ardent,  
Artie Shaw tendre et pur jouant *Stardust*,  
Johannes Brahms dans quelque intermezzo,  
*Bruno Walter soudain tombant du ciel*,  
Mozart sanglot rentré dans le silence,  
Et mille Orphée équarris dans les sables,  
Tous héritiers de la plus haute absence,  
Faisant fondation de l'irréremédiable.

(Avoir si bonne mémoire, pourquoi ?  
Le sens de l'infini n'apporte nulle  
Paix. Nombreux sont *les artistes de la*

*Faim*, avec Kafka, Mallarmé, Eliot.  
Mais les artistes de la faim font fausse  
Route, pour n'avoir pas voulu trouver  
Ici de nourriture au goût de leur  
Orgueil, ces grands agonisants, ces grands  
Gisants dans quelque recoin d'une cage  
Abandonnée du cirque de ce monde.  
Ah, fendons-nous la gorge grande ouverte  
Pour nous donner aux simples vérités  
De l'existence, pour être présent  
Tout entier, dans *l'énergie démonique*  
Guidant vers l'origine inexistante  
Les disciples d'Isaïe que nous sommes  
Quand nous répétons après lui *'Hajj*  
*Ani, Vivant, moi*, en fermes psalmistes.)

Ce qu'on entend dans le silence des  
Étoiles n'est que la lamentation  
De l'enfance perdue dans la si vaine  
Consécration de toute résonance.

Une voix nous choisit dans ce silence.

Elle est pendue aux tenailles du monde,  
Notre langue de feu, avec le feu  
De notre oreille. Nous écoutons aux  
Portes du silence la violence  
Tendue sur tout l'empan des diérèses  
De la nuit et nous pensons aux brûlés  
Vifs, tocsin roulant et tourbillonnant  
Dans le vortex des conques de l'esprit.  
Tel est le très simple secret du rythme,  
*De l'érection spontanée vers le chant.*

Au milieu de toute voix un suspens  
S'insinue, alors le cœur des ténèbres  
Est irrigué d'un silence amoureux,  
Et voilà l'oblation de la lumière.

Ici le chant jailli de chaque vie  
Unique, c'est dans le creux de la gorge  
Qu'il se produit, *tumulte assourdissant,*  
*Rumeur des grandes eaux qui grondent sous*  
*Le crâne au jour du jugement.* Alors  
*L'ombre portée des morts anciens s'allonge*  
*Loin dans l'avenir*, eux qui ne remuent  
Pas les lèvres pour bien téter la nuit  
Et faire naître un chant brumeux  
Destiné à nous adoucir l'oreille.

*Epfel... Nusse... nàchtlàng bàtscht's uff de*  
*Kérichhofbodge, s'raajt lislí éns*  
*Müül vun de junge doode. Herbscht.*

L'obstination des morts à vivre est  
Effarante. Toute cendre contient



Nous qui ne possédons d'autre patrie  
Que la vie,  
d'autre patrie que  
la vie.